L'adolescent et le groupe familial

Par Philippe ROBERT

Président de la PSYPHA, maître de conférences à Paris V

Conférence à l'EGPE jeudi 22 Novembre 2007

Il est classique de dire que l'adolescence est un passage, souvent difficile entre l'enfant et l'adulte. Mais on peut aussi considérer ce moment comme un « entre-deux » aux frontières peu précises. L'adolescent se trouve confronté à un nouveau corps, qu'il a du mal à reconnaître et même à comprendre. C'est une période où il y a un télescopage entre fantasme et réalité et entre sa vie psychique et la réalité extérieure. Il quitte l'imaginaire de la toute-puissance infantile, tout en se sentant plus fort. Mais c'est aussi un entre-deux entre son territoire individuel et son territoire groupal. Il veut quitter sa famille, tout en la sentant constituante de lui-même.

S'il a été aimé et reconnu, la séparation s'effectuera avec tristesse et culpabilité, un peu comme dans un travail de deuil. Si sa famille a été défaillante et n'a pas pu véritablement le reconnaître, il est probable qu'il revendique bruyamment une liberté qu'il n'atteindra peut-être jamais. On ne parvient jamais à se séparer de ce qui nous a manqué.

Dans un premier temps, je vous parlerai de la famille, du couple parental, et de l'identité du groupe familial. Dans un deuxième temps, nous évoquerons les aspects spécifiques des liens et des relations entre l'adolescent et sa famille. Enfin nous pourrons évoquer les différents dispositifs éducatifs ou thérapeutiques qui peuvent être utiles dans les situations complexes.

I - La famille

Il est possible de parler de la famille de façon objective ou subjective. Concrètement la famille est un groupe dont les contours restent flous et les définitions difficiles tant sa morphologie est variable selon les époques et les cultures. Même si nous parlons d'une famille d'aujourd'hui, insérée dans notre culture occidentale, aucun critère de définition ne semble vraiment satisfaisant. L'attribution du nom de famille subit les modifications que l'on connaît. Les liens du sang font l'impasse sur les PMA, sur l'adoption et sur les familles recomposées. Le critère de l'habitat est lui-même extrêmement variable selon les familles.

Mais pour aborder le groupe familial, nous pouvons peut-être partir du couple conjugal, dont les relations sont tellement mises en cause au moment de l'adolescence.

1° Le couple

De nombreux éléments entrent en compte dans les processus de constitution d'un couple. Il y a des éléments sociologiques, politiques, religieux et sans doute une part d'inconnaissable qui alimente le sentiment amoureux.

Je me centrerai ici sur les éléments inconscients, qu'on peut supposer actifs dans le choix du partenaire. Freud en fait déjà mention dans un de ses textes : "Pour introduire le narcissisme". Il note que l'on peut choisir son conjoint sur un mode narcissique ou sur le mode de l'étayage. Le choix narcissique sous-entend de se rapprocher de quelqu'un que l'on considère comme le double de soi-même ; c'est une façon de s'aimer soi-même à travers l'autre.

L'étayage, comme son nom l'indique, témoigne du besoin de l'individu de s'appuyer sur l'autre.

Si nous prenons le modèle de la relation mère-bébé, ces deux types de choix - comme nous le dit Freud - sont difficiles à dissocier. En effet, le bébé veut garder un prolongement narcissique dans la bulle qu'il pense former avec sa mère, et en même temps s'appuie sur elle.

Il existe de nombreux autres éclairages pour comprendre la constitution d'un couple comme notamment la référence aux images parentales : on épouse son père ou sa mère, ou leur exact opposé. Mais il y a deux notions que je voudrais souligner, et qui d'ailleurs se rejoignent, c'est la collusion et le pacte dénégatif. La collusion est une organisation autour d'une problématique commune. Chacun imagine que l'autre aura la clef pour "s'en sortir". Le pacte dénégatif est un accord, également inconscient, pour éviter, en commun, ce qu'il y a de trop douloureux ou de trop insupportable chez l'un et l'autre.

Dans l'un ou l'autre cas, on voit qu'on utilise l'autre et qu'on est utilisé par lui dans une interdépendance de base. Cela n'a rien de scandaleux ni de pathologique, si on le distingue bien des mouvements pervers ou des processus d'emprise.

Mais le couple ne se résume à ce que l'un attend de l'autre, et réciproquement, ni même des projections croisées : il est à considérer également comme une entité. Autrement dit dans le couple il y a trois personnes : chaque membre du couple, et le couple lui-même. Pour bien comprendre cela, il faut accepter l'idée que nos frontières psychiques ne sont pas complètement étanches. C'est assez spectaculaire dans les premiers temps de la relation mère-bébé. C'est une abolition de ses frontières personnelles qui permet à la mère d'anticiper les besoins du bébé. Celui-ci, de son côté, ne se différencie pas clairement du corps maternel. Il y a quelque chose de comparable dans la "lune de miel" où chacun a l'impression de faire Un avec l'Autre. Il y a une sorte de dépersonnalisation, un lâcher prise qui jette un flou sur les limites individuelles. Peu à peu le couple va évoluer avec des crises successives, plus ou moins bruyantes, mais qui constituent des deuils et des épreuves maturants. Si une séparation survient, elle est douloureuse. Elle fait souffrir, bien entendu, par la perte de l'être aimé et (éventuellement) par une blessure narcissique. Mais elle fait souffrir encore plus profondément par la perte de toute une partie de soi-même, qu'on avait mise dans l'entité couple. Ces liens de couple si complexes peuvent être attaqués par l'adolescent, qui peut s'en sentir exclu. Puisque la meilleure défense, c'est l'attaque, il vaut mieux partir que d'éprouver cette exclusion. Il est fréquent qu'on quitte l'autre pour ne pas être quitté ; c'est parfois l'attitude qu'adopte l'adolescent.

2°) Le groupe familial.

Comme le couple, la famille est une entité. L'individu ne choisit pas de faire ou de ne pas faire partie de sa famille. Il est en partie constitué par elle, autant qu'il la constitue. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la famille, en termes de frontières, de rôles, d'alliances, de mythe familial… Mais je me limiterai à en souligner un aspect, c'est-à-dire celui de la transmission.

Au sein même d'un groupe familial "actuel" se communiquent des valeurs, des croyances, à travers tout un ensemble de signes pas toujours facilement repérables. Cela va passer par des processus identificatoires sur un mode positif ou négatif. Ces identifications soutiennent l'identité de chacun. Mais l'adolescent, au lieu de s'en sentir à la fois porteur et dépositaire, peut vivre cela comme une aliénation. Cela est encore sans doute plus clair si nous évoquons la transmission entre les générations. Nous pouvons décliner cette question selon trois axes : la filiation, l'intergénérationnel, le transgénérationnel.

La filiation c'est reconnaître la dépendance. Pour être parent, il faut pouvoir se reconnaître fils ou fille de… L'adolescent peut "revendiquer" une indépendance. C'est seulement lorsqu'il reconnaît une forme de dépendance, c'est-à-dire lorsqu'il admet l'inscription dans la chaîne des générations, qu'il peut accéder à la plus grande indépendance possible.

L'intergénérationnel est ce qui passe entre les générations de façon quasi automatique sans que les uns et les autres puissent s'en apercevoir. Le meilleur exemple est celui du Surmoi. En psychanalyse, le Surmoi est une instance morale qui s'élève contre des désirs primaires non médiatisés. On peut avoir eu des parents très laxistes d'un point de vue manifeste, mais avec un Surmoi très rigide et inversement. Petit exemple :

Au cours d'un entretien familial après une période vacances, un père se dit furieux à l'égard de son fils de 15 ans. Il est parti à l'étranger avec son école et à cette occasion a fait un trajet en bateau. Il s'amusait à cracher sur la tête des passagers du pont inférieur. L'école l'a prévenu et il dit qu'il ne sait plus trop quelle sanction prendre à l'égard de son fils turbulent. En séance, son garçon, plutôt timide et inhibé, se montre penaud et regrette son geste. Mais au cours de cette séance, on s'aperçoit qu'au fond de lui, ce père qui avait eu une éducation très stricte avait toujours rêvé de faire des bêtises comme son fils.

Cela montre bien comment on peut faire passer, à son insu, des "missions" chez ses enfants, et leur voir réaliser les vœux les plus secrets.
Je ne m'étendrai pas sur le transgénérationnel qui a fait couler beaucoup d'encre. C'est une notion qui a été illustrée par les secrets de famille, et par le fait que des secrets ou des traumatismes anciens passeraient de génération en génération de façon inconsciente, sans qu'on puisse véritablement en identifier l'origine.

Ce n'est pas l'événement traumatique ou le secret qu'il s'agit de retrouver mais de mesurer ses effets sur le groupe familial. En effet, on peut considérer la famille comme une enveloppe qui offre à la fois des qualités de contenance et de perméabilité. Cette enveloppe peut être attaquée par tel ou tel événement ou par les crises de la vie. La fonction de cette enveloppe consiste à les digérer, les absorber sans les nier. Autrement dit, la famille doit avoir la capacité d'être touchée, voire bouleversée sans être détruite. C'est donc dans ce groupe spécifique qu'est la famille, avec son histoire, sa conjugalité, ses sentiments d'appartenance, et ses

processus de transmission et de transformation, que l'adolescent va essayer de trouver sa propre voie.

II - L'adolescence

Doit-on parler de l'adolescent ou de l'adolescence ? L'adolescent est une personne, l'adolescence un processus. Si nous avons une grille de compréhension toute faite, nous risquons de ne plus pouvoir écouter l'autre comme un individu à part entière. Cela étant précisé, prenons le risque de généraliser et de parler du processus.

1°) Rupture ou continuité ?

Un traumatisme se produit quand les "capacités d'accueil" de l'appareil psychique sont insuffisantes face à un trop-plein d'excitation C'est un peu comme une impulsion électrique, qui serait d'une telle intensité que le fil conducteur ne pourrait la transporter. Nous revenons ici à l'idée de la transformation. Au moment de l'adolescence, le sujet peut être débordé par la poussée pubertaire, dont il ne sait que faire et qu'il a besoin de décharger. Cette stimulation biologique surgit comme la réalisation possible de fantasmes jusque-là acceptables. On ne renonce jamais complètement à la toute puissance infantile : je serai le roi du monde, je suis le préféré. L'entrée dans les apprentissages et dans le groupe social au sens large parvenait à dériver utilement cette toute puissance. Mais l'enfant n'avait jamais renoncé à se marier avec maman, et à prendre la place de Papa. Le problème et qu'au moment de l'adolescence, les fantasmes deviennent réalisables. Il y a une sorte de télescopage entre vie psychique et vie externe et la question n'est pas alors pour l'adolescent comment faire, mais comment être. Et c'est précisément pour fuir cette question que, bien souvent les agirs vont occuper le devant de la scène.

La question des Idéaux est très présente au moment de l'adolescence. C'est la période bénie pour les gourous en tout genre, comme en témoignent les affiches placardées dans la chambre, de tel ou tel sportif, artiste… voire homme politique.

À l'adolescence, le narcissisme se convertit en idéal du Moi. L'enfant qui pouvait s'aimer lui-même, éventuellement dans le regard de la mère, cherche à retrouver son amour propre dans le groupe. La bande de copains va parfois constituer un groupe idéalisé, s'offrant comme une alternative au groupe familial. Mais cet investissement narcissique peut parfois se fixer dans une passion amoureuse qui, même si on la sait passagère, n'est jamais à prendre à la légère. Ce qui compte dans cette période, c'est bien entendu la capacité de s'identifier à d'autres pour se détacher de ses parents, mais surtout le besoin d'être reconnu.

2°) "Réponses" de l'environnement.

L'environnement, et en particulier la famille, ne fait pas que réagir au bouillonnement de l'adolescent. Il anticipe les changements et projette ses propres désirs.

La famille, comme tout groupe, tend à conserver un état d'équilibre. Tout changement est vécu comme dangereux. D'une certaine façon, l'adolescent est "attendu au tournant". Les parents anticipent cette période, un peu comme ils avaient anticipé l'arrivée du bébé. Ils cherchent à contenir, à contrôler, voire à maîtriser. C'est en partie pour cela qu'il peut y avoir des rigidifications et des escalades symétriques : plus il y a d'interdits, plus il y a de révolte. Les parents peuvent aussi transformer l'adolescent en bouc émissaire en ne reconnaissant pas toutes les difficultés (non liées spécifiquement à l'adolescence) qu'ils vivent. Il y a là comme un exutoire, une échappatoire qui vient faire paratonnerre.

À travers l'adolescent, ils peuvent vouloir revivre et éventuellement réécrire une part de leur histoire. Il est normal que soit confié aux enfants un certain nombre de tâches ou de missions que les générations précédentes auraient souhaité accomplir. C'est un investissement porteur et non aliénant s'il reste dans les limites du raisonnable. Mais avec l'adolescence, d'autres aspects vont se réveiller. Les parents vont voir mise sur le devant de la scène la répétition des conflits jamais vraiment dépassés avec leurs propres parents. Au-delà même de ce conflit de générations, la période adolescente par son flottement identitaire va réactiver chez les parents tout un ensemble de questions existentielles, de croyance, de vision du monde… qu'ils pensaient avoir dépassées. Le problème de l'adolescence est sans doute la vérité des questions qu'elle soulève. On retrouve cela de manière différente à travers une forme de lucidité de la dépression : à quoi bon tout cela ? À quoi ça sert ? C'est un peu comme un miroir dressé qui à la fois fait peur et attire. Il y a une véritable fascination pour la radicalité de l'adolescence, renvoyant du même coup des messages contradictoires : calme toi et… Va jusqu'au bout.

Bien entendu le couple parental peut être secoué mais c'est surtout la conjugalité qui peut se trouver atteinte. En effet, la question sur l'authenticité des liens fait tache d'huile : Est-ce que tu m'aimes vraiment ? Est-ce que tu tiens à moi ? Jusqu'où puis-je aller pour voir si tu me retiendras ?

La question de la conjugalité se pose également au niveau de la sexualité, au sens large, les parents renonçant parfois à leur espace intime (sorties, week-ends) pour affermir leur position parentale. Beaucoup de choses peuvent être dites à ce sujet d'un point de vue concret notamment en ce qui concerne l'espace familial. Je proposerai une petite illustration à ce sujet à travers le récit d'une de mes patientes :

Au début de son analyse, elle trouvait qu'elle avait eu des parents très "cool" et très ouverts. À l'âge de 17 ans, ils avaient accueilli chez eux son petit ami qui était en rupture de ban avec sa famille. Longtemps après, au cours de son analyse, elle évoquait des difficultés sexuelles qu'elle éprouvait avec son mari. Elle repensa alors à son ancienne relation avec le petit ami de l'adolescence. Elle se souvint que la première fois qu'elle avait fait l'amour avec lui (qui était sa première fois) c'était dans un hôtel en province, à l'occasion d'une fête de famille, où ses parents étaient présents. Elle occupait avec ce garçon une chambre juste à côté de celle de ses parents.

Je ne suis pas partisan des éducations rigides. Mais cet exemple nous montre que la "permissivité" des parents peut masquer différentes choses. Il peut s'agir, à un premier degré,

d'un souci d'éviter les conflits et témoigner chez les parents d'un besoin d'être aimés. Mais il y aussi le désir des parents de revivre leur adolescence à travers leur fille. En l'occurrence permettre à leur fille une sexualité auprès d'eux faisait barrage au processus de séparation.

Quand un bébé pleure pour avoir le sein ou le biberon, si la mère répond immédiatement, l'enfant aura du mal à grandir. En effet c'est dans l'attente et le manque que peu à peu l'enfant va développer son système et éventuellement trouver des solutions - comme prendre son pouce - pour supporter l'attente. À l'inverse, si elle tarde trop, le bébé ne peut trouver les capacités en lui pour faire face à la détresse. Bien entendu la réponse ne se mesure pas en quantité de temps réelle. Il s'agit d'une façon d'être qui va bien au-delà des conseils qui peuvent être prodigués ici ou là. Toute proportion gardée, il y a quelque chose d'un peu similaire avec les adolescents. Et comme je le disais plus haut à propos de l'adolescent lui-même, la question n'est pas tant "que faut-il faire ?" mais plutôt "que faut-il être ?" Il y a lieu alors de pouvoir véritablement se remettre en question, ce qui ne doit pas être confondu avec se mettre en accusation. C'est un moment difficile pour tout le monde, où il convient de garder un fil rouge, une continuité - face au sentiment de discontinuité qu'éprouve l'adolescent - tout en acceptant, j'y reviendrai, de pouvoir montrer ses propres failles.

III - Les interventions éducatives et thérapeutiques

Il fut tout un temps où les parents étaient accusés des pires maux et comme étant à l'origine des difficultés de leur enfant. De mon point de vue, il est évident qu'ils y sont pour quelque chose, ce qui ne veut absolument pas dire que ce soit de leur faute.

Même si certains parents semblent très rigides, ou, à l'inverse "démissionnaires", il est tout à fait essentiel de pouvoir les soutenir. Avec des adolescents qui vont mal ce n'est pas toujours facile car on peut être tenté de s'identifier à eux. Ce peut être tout à fait catastrophique pour un adolescent qui "attaque" ses parents de voir un éducateur ou un psychologue aller dans le même sens que lui. Il est toujours nécessaire de reconnaître la souffrance de l'ensemble de la famille pour pouvoir soutenir tous les protagonistes.

1° Évaluation et réponse éducative

Contrairement à ce qu'on pense trop souvent, la psychothérapie n'est pas toujours la panacée. Se confronter à une réflexion sur soi même peut dans certains cas majorer l'angoisse. Il y a un temps pour tout.

Un adolescent m'était adressé parce qu'il venait de perdre son père et que sa mère trouvait anormal qu'il ne manifestât quasiment aucune tristesse. Au cours d'un entretien avec lui, il me disait vouloir voir ses copains, s'amuser, faire du roller… il était évidemment "triste" mais avait envie qu'on lui "fiche la paix".

Cet adolescent, de mon point de vue, allait plutôt bien. Il était confronté à un moment de sa vie ô combien traumatisant, mais sa structure de personnalité lui permettait d'y faire face, même si c'était de façon inattendue.

L'aide éducative n'est pas seulement le fait d'éducateurs spécialisés. Elle peut être portée, certes de façon différente, par un membre de la famille, par un patron pour un jeune en apprentissage, ou par tout autre adulte que l'adolescent peut investir. Je vais donc essayer de préciser ce que j'entends par aide éducative.
Prenons l'exemple d'un jeune enfant qui a du mal à rentrer dans les apprentissages. La théorie psychanalytique nous fournit à cet égard deux types d'explication :

- Apprendre c'est grandir et c'est risquer de se séparer et même de perdre ses parents. Il faudrait tout faire, dans ces conditions, pour rester petit.
- Freud a mis en avant la curiosité sexuelle infantile comme base des apprentissages. L'enfant a envie de comprendre d'où il vient et comment on fait les bébés, et transforme cette curiosité dans un intérêt porté à la connaissance de façon plus générale.
- À l'adolescence, nous retrouvons grosso modo ces deux points. L'adolescent a peur de devenir adulte et de prendre véritablement sa vie en main. Par ailleurs il est poussé, comme nous l'avons vu, par ses désirs et ses envies, qu'il a du mal à canaliser.
- Reprenons alors notre petit enfant qui a du mal à apprendre à lire et à écrire. Il va éventuellement trébucher sur la lettre "Q" et sur le fait que 2+2 font 4. Le psychothérapeute serait tenté d'interpréter la lettre "Q" comme un signe sexuel et le 2+2 comme un accouplement ou au moins la relation fantasmée entre ses parents. Bien entendu l'exemple est extrêmement caricatural, mais il est fort possible que dans sa "lecture" le psychothérapeute ait raison. Cela dit, s'il interprète les fantasmes sous-jacents de l'enfant, il risque de l'angoisser encore davantage. Si, en revanche, il comprend cette charge fantasmatique et qu'il la supporte, l'éducateur pourra plus tranquillement dire à l'enfant que la lettre "Q" se combine avec d'autres lettres pour former des mots. Autrement dit, la position éducative consistera à contenir, autant que faire se peut, tout ce qui vient envahir l'enfant et plus tard l'adolescent.
- L'adolescent aura ainsi la possibilité de s'appuyer, de s'étayer sur quelqu'un qu'il sent suffisamment solide et moins pris directement que ses parents dans différents enjeux.
- Avec les adolescents, on peut tomber dans le piège de trop vouloir comprendre. Souvent les parents disent : "Il faudrait qu'il nous parle, qu'il nous explique ce qui ne va pas". Qu'il faille tout faire pour favoriser un dialogue, cela me paraît évident. Mais je me souviens d'une adolescente qui racontait : "Avec ma mère c'est terrible, elle veut toujours me comprendre, et ce que je ne supporte pas, c'est que souvent elle me comprend très bien".
- L'adolescence est le moment de la constitution d'un territoire privé. Il est très difficile d'intervenir sans faire intrusion. Dans ces conditions on pourrait se mettre dans une attitude d'attente : "Du moment qu'il ne dit rien, je ne lui dis rien". Or, malheureusement, là encore, les choses ne sont pas si simples. Certains parents tiennent le discours suivant "Je voudrais bien qu'il vienne vous voir, mais il ne veut pas". Toute une panoplie de stratégies et de ruses peut être alors déployée pour le faire venir. Ces pressions peuvent être vécues comme des manœuvres de séduction, de manipulation, de chantage… qui renforceront l'adolescent dans son rejet de toute aide extérieure. Or si on attend que l'adolescent formule une demande manifeste, on peut attendre longtemps. Les parents sont surpris quand je leur dis : "Vous n'avez pas à lui demander son avis, si vous pensez qu'il doit venir, vous l'amenez et puis c'est tout". Et encore plus surpris de voir que, la plupart du temps, ça marche.

2° La psychothérapie

Dans certains cas, une aide éducative ou quelques consultations psychologiques ponctuelles peuvent suffire. Mais d'autres situations exigent une intervention plus poussée. Cela repose la question de l'évaluation, qui est toujours très difficile à effectuer dans cette période de la vie. Je ne détaillerai pas ici les différents types de pathologie (somatiques, troubles du comportement alimentaire et/ ou addictions, dépression, décompensation…) car je crois que vous avez d'autres conférences sur ce thème. Mais il est bien évident que nous devrons essayer d'évaluer si les difficultés sont conjoncturelles et peuvent être reliées à tel ou tel événement, ou au contraire plus structurelles, la crise adolescente venant révéler une faille préexistante. De la même façon, j'y reviendrai, nous aurons à prendre en compte le type de fonctionnement du groupe familial.

Les professionnels travaillant avec les adolescents devront se positionner le plus clairement possible en acceptant leurs propres incertitudes. Dans certaines situations, il n'y a pas à tergiverser à attendre une hypothétique demande. Évidemment une intervention "musclée" - une hospitalisation ou l'intervention d'un juge pour enfants - ne doit pas survenir comme un passage à l'acte ou une réaction de la part du professionnel. Je rappelle que les agirs occupent souvent le devant de la scène. La première mission des "psys" est d'essayer de promouvoir un espace de pensée. Mais chercher un sens n'est pas incompatible avec la capacité de poser des actes clairs.

Dans une institution pour "adolescents difficiles" une réunion de synthèse s'engage à propos d'un jeune. Pour la énième fois, il a commis des actes inacceptables et doit être renvoyé. Tout le monde est très "remonté" contre lui, en disant qu'il avait été prévenu maintes et maintes fois, et que c'est vraiment inadmissible. Je suggère de reparler tout de même de cet adolescent et de l'histoire de sa prise en charge. Après deux heures de réunion et des échanges fructueux, le directeur dit, tout naturellement "alors que va-t-on faire avec lui, maintenant qu'on le garde ?" Je m'étonne alors en faisant remarquer que la décision avait déjà été prise en amont.

Même si on peut comprendre un adolescent, et même si on peut être touché par ce qu'il vit, il y a certaines choses qu'on ne peut accepter parce qu'elles sont, en soi, inacceptables. En revanche, dans cet exemple, cette réunion a été très bénéfique pour l'institution et pour les autres jeunes qu'elle soigne, mais aussi dans la façon dont le renvoi a pu être signifié à cet adolescent.

Quand on pense qu'il faut intervenir, la question de la place des parents se pose très souvent. Faut-il les mettre à l'écart pour laisser un espace personnel à l'adolescent ou travailler avec eux ?Face aux difficultés de leur adolescent, les parents peuvent se sentir inquiets, coupables, mais surtout blessés comme s'ils étaient confrontés à leur propre défaillance. Comme je l'ai déjà indiqué, d'une façon générale, il est tout à fait important de pouvoir les soutenir. Contrairement à ce que l'on peut penser, soutenir les parents n'est pas "enfoncer" l'adolescent

Je crois que, schématiquement, on peut distinguer trois cas de figure :

Le premier consiste à se centrer sur une prise en charge de l'adolescent avec un "accompagnement" des parents

La deuxième possibilité est de proposer des entretiens familiaux qui pourront être préalables à un autre type de prise en charge,

Enfin et c'est là-dessus que je vais m'étendre davantage, nous pouvons proposer une thérapie familiale.

Une attitude courante consistait à séparer l'enfant ou l'adolescent de sa famille. L'approche de la thérapie familiale tient un discours inverse. Il faut pouvoir retisser, autant que faire se peut, l'enveloppe familiale pour qu'une séparation - et non une cassure - puisse se produire. C'est parfois le groupe familial dans son ensemble qui est "malade", l'adolescent ne venant qu'en révéler la fragilité.Il existe de nombreux as de figure, le plus spectaculaire étant lié à une frontière générationnelle insuffisamment marquée. J'en donnerai deux petits exemples : il arrive que des parents soient jaloux de l'évolution de leur enfant sans pouvoir en être fiers. L'enfant est alors davantage vécu comme rival que comme un autre auquel on peut transmettre.

Deuxième exemple ; des parents viennent e voir avec leur fils de 16 ans. La mère est catastrophée parce que son fils l'a insultée et bousculée. Quand je demande son avis au père, il me dit ne pas pouvoir intervenir parce que maintenant, son fils est plus grand que lui. On voit bien là que l'autorité, au sens contenante du terme, ne peut être assumée.

Le grand avantage des thérapies familiales, c'est que notamment avec la présence des frères et sœurs, elle va sortir l'adolescent de la désignation qui pèse sur lui. Dans la même perspective, la réflexion sur la famille élargie conduira à s'interroger sur l'identité groupale. Il sera alors possible, dans le meilleur des cas, de faire des liens et d'éclairer d'un sens nouveau le vécu familial au travers d'éventuelles répétitions.

Conclusion

Il y a une phrase de Goethe, citée par Freud, et beaucoup reprise par eles thérapeutes familiaux : " Ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, gagne-le." Cela met en lumière l'aspect actif de la transmission. On ne reçoit pas de façon passive l'héritage des générations passées, mais on se l'approprie.

L'adolescent dit parfois "Je ne vous ai pas demandé à venir au monde, je ne vous dois rien". Pour faire sa vie, comme on dit, l'adolescent peut vouloir rompre la chaîne des générations. Or les parents peuvent d'en sentir les dépositaires et les gardiens. À travers les sentiments de rejet qu'ils éprouvent c'est comme si l'ensemble de la filiation était rejeté. Pour que les choses puissent vraiment se transmettre, il faut qu'il y ait un travail de transformation. La transformation veut dire ni tout rejeter en bloc, ni tout accepter "tout cru". L'adolescence - plus exactement la crise adolescente - confronte le groupe familial à un véritable travail de deuil. Mais "plus rien ne sera jamais comme avant" nécessite un travail d'intégration du passé.

Philippe ROBERT

aprobert@wanadoo.fr

Conférence à l'EGPE jeudi 22 Novembre 2007

Il est classique de dire que l'adolescence est un passage, souvent difficile entre l'enfant et l'adulte. Mais on peut aussi considérer ce moment comme un « entre-deux » aux frontières peu précises. L'adolescent se trouve confronté à un nouveau corps, qu'il a du mal à reconnaître et même à comprendre. C'est une période où il y a un télescopage entre fantasme et réalité et entre sa vie psychique et la réalité extérieure. Il quitte l'imaginaire de la toute-puissance infantile, tout en se sentant plus fort. Mais c'est aussi un entre-deux entre son territoire individuel et son territoire groupal. Il veut quitter sa famille, tout en la sentant constituante de lui-même.

S'il a été aimé et reconnu, la séparation s'effectuera avec tristesse et culpabilité, un peu comme dans un travail de deuil. Si sa famille a été défaillante et n'a pas pu véritablement le reconnaître, il est probable qu'il revendique bruyamment une liberté qu'il n'atteindra peut-être jamais. On ne parvient jamais à se séparer de ce qui nous a manqué.

Dans un premier temps, je vous parlerai de la famille, du couple parental, et de l'identité du groupe familial. Dans un deuxième temps, nous évoquerons les aspects spécifiques des liens et des relations entre l'adolescent et sa famille. Enfin nous pourrons évoquer les différents dispositifs éducatifs ou thérapeutiques qui peuvent être utiles dans les situations complexes.

I - La famille

Il est possible de parler de la famille de façon objective ou subjective. Concrètement la famille est un groupe dont les contours restent flous et les définitions difficiles tant sa morphologie est variable selon les époques et les cultures. Même si nous parlons d'une famille d'aujourd'hui, insérée dans notre culture occidentale, aucun critère de définition ne semble vraiment satisfaisant. L'attribution du nom de famille subit les modifications que l'on connaît. Les liens du sang font l'impasse sur les PMA, sur l'adoption et sur les familles recomposées. Le critère de l'habitat est lui-même extrêmement variable selon les familles.

Mais pour aborder le groupe familial, nous pouvons peut-être partir du couple conjugal, dont les relations sont tellement mises en cause au moment de l'adolescence.

1° Le couple

De nombreux éléments entrent en compte dans les processus de constitution d'un couple. Il y a des éléments sociologiques, politiques, religieux et sans doute une part d'inconnaissable qui alimente le sentiment amoureux.

Je me centrerai ici sur les éléments inconscients, qu'on peut supposer actifs dans le choix du partenaire. Freud en fait déjà mention dans un de ses textes : "Pour introduire le narcissisme". Il note que l'on peut choisir son conjoint sur un mode narcissique ou sur le mode de l'étayage. Le choix narcissique sous-entend de se rapprocher de quelqu'un que l'on considère comme le double de soi-même ; c'est une façon de s'aimer soi-même à travers l'autre.

L'étayage, comme son nom l'indique, témoigne du besoin de l'individu de s'appuyer sur l'autre.

Si nous prenons le modèle de la relation mère-bébé, ces deux types de choix - comme nous le dit Freud - sont difficiles à dissocier. En effet, le bébé veut garder un prolongement narcissique dans la bulle qu'il pense former avec sa mère, et en même temps s'appuie sur elle.

Il existe de nombreux autres éclairages pour comprendre la constitution d'un couple comme notamment la référence aux images parentales : on épouse son père ou sa mère, ou leur exact opposé. Mais il y a deux notions que je voudrais souligner, et qui d'ailleurs se rejoignent, c'est la collusion et le pacte dénégatif. La collusion est une organisation autour d'une problématique commune. Chacun imagine que l'autre aura la clef pour "s'en sortir". Le pacte dénégatif est un accord, également inconscient, pour éviter, en commun, ce qu'il y a de trop douloureux ou de trop insupportable chez l'un et l'autre.

Dans l'un ou l'autre cas, on voit qu'on utilise l'autre et qu'on est utilisé par lui dans une interdépendance de base. Cela n'a rien de scandaleux ni de pathologique, si on le distingue bien des mouvements pervers ou des processus d'emprise.

Mais le couple ne se résume à ce que l'un attend de l'autre, et réciproquement, ni même des projections croisées : il est à considérer également comme une entité. Autrement dit dans le couple il y a trois personnes : chaque membre du couple, et le couple lui-même. Pour bien comprendre cela, il faut accepter l'idée que nos frontières psychiques ne sont pas complètement étanches. C'est assez spectaculaire dans les premiers temps de la relation mère-bébé. C'est une abolition de ses frontières personnelles qui permet à la mère d'anticiper les besoins du bébé. Celui-ci, de son côté, ne se différencie pas clairement du corps maternel. Il y a quelque chose de comparable dans la "lune de miel" où chacun a l'impression de faire Un avec l'Autre. Il y a une sorte de dépersonnalisation, un lâcher prise qui jette un flou sur les limites individuelles. Peu à peu le couple va évoluer avec des crises successives, plus ou moins bruyantes, mais qui constituent des deuils et des épreuves maturants. Si une séparation survient, elle est douloureuse. Elle fait souffrir, bien entendu, par la perte de l'être aimé et (éventuellement) par une blessure narcissique. Mais elle fait souffrir encore plus profondément par la perte de toute une partie de soi-même, qu'on avait mise dans l'entité couple. Ces liens de couple si complexes peuvent être attaqués par l'adolescent, qui peut s'en sentir exclu. Puisque la meilleure défense, c'est l'attaque, il vaut mieux partir que d'éprouver cette exclusion. Il est fréquent qu'on quitte l'autre pour ne pas être quitté ; c'est parfois l'attitude qu'adopte l'adolescent.

2°) Le groupe familial.

Comme le couple, la famille est une entité. L'individu ne choisit pas de faire ou de ne pas faire partie de sa famille. Il est en partie constitué par elle, autant qu'il la constitue. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la famille, en termes de frontières, de rôles, d'alliances, de mythe familial… Mais je me limiterai à en souligner un aspect, c'est-à-dire celui de la transmission.

Au sein même d'un groupe familial "actuel" se communiquent des valeurs, des croyances, à travers tout un ensemble de signes pas toujours facilement repérables. Cela va passer par des processus identificatoires sur un mode positif ou négatif. Ces identifications soutiennent l'identité de chacun. Mais l'adolescent, au lieu de s'en sentir à la fois porteur et dépositaire, peut vivre cela comme une aliénation. Cela est encore sans doute plus clair si nous évoquons la transmission entre les générations. Nous pouvons décliner cette question selon trois axes : la filiation, l'intergénérationnel, le transgénérationnel.

La filiation c'est reconnaître la dépendance. Pour être parent, il faut pouvoir se reconnaître fils ou fille de… L'adolescent peut "revendiquer" une indépendance. C'est seulement lorsqu'il reconnaît une forme de dépendance, c'est-à-dire lorsqu'il admet l'inscription dans la chaîne des générations, qu'il peut accéder à la plus grande indépendance possible.

L'intergénérationnel est ce qui passe entre les générations de façon quasi automatique sans que les uns et les autres puissent s'en apercevoir. Le meilleur exemple est celui du Surmoi. En psychanalyse, le Surmoi est une instance morale qui s'élève contre des désirs primaires non médiatisés. On peut avoir eu des parents très laxistes d'un point de vue manifeste, mais avec un Surmoi très rigide et inversement. Petit exemple :

Au cours d'un entretien familial après une période vacances, un père se dit furieux à l'égard de son fils de 15 ans. Il est parti à l'étranger avec son école et à cette occasion a fait un trajet en bateau. Il s'amusait à cracher sur la tête des passagers du pont inférieur. L'école l'a prévenu et il dit qu'il ne sait plus trop quelle sanction prendre à l'égard de son fils turbulent. En séance, son garçon, plutôt timide et inhibé, se montre penaud et regrette son geste. Mais au cours de cette séance, on s'aperçoit qu'au fond de lui, ce père qui avait eu une éducation très stricte avait toujours rêvé de faire des bêtises comme son fils.

Cela montre bien comment on peut faire passer, à son insu, des "missions" chez ses enfants, et leur voir réaliser les vœux les plus secrets.
Je ne m'étendrai pas sur le transgénérationnel qui a fait couler beaucoup d'encre. C'est une notion qui a été illustrée par les secrets de famille, et par le fait que des secrets ou des traumatismes anciens passeraient de génération en génération de façon inconsciente, sans qu'on puisse véritablement en identifier l'origine.

Ce n'est pas l'événement traumatique ou le secret qu'il s'agit de retrouver mais de mesurer ses effets sur le groupe familial. En effet, on peut considérer la famille comme une enveloppe qui offre à la fois des qualités de contenance et de perméabilité. Cette enveloppe peut être attaquée par tel ou tel événement ou par les crises de la vie. La fonction de cette enveloppe consiste à les digérer, les absorber sans les nier. Autrement dit, la famille doit avoir la capacité d'être touchée, voire bouleversée sans être détruite. C'est donc dans ce groupe spécifique qu'est la famille, avec son histoire, sa conjugalité, ses sentiments d'appartenance, et ses

processus de transmission et de transformation, que l'adolescent va essayer de trouver sa propre voie.

II - L'adolescence

Doit-on parler de l'adolescent ou de l'adolescence ? L'adolescent est une personne, l'adolescence un processus. Si nous avons une grille de compréhension toute faite, nous risquons de ne plus pouvoir écouter l'autre comme un individu à part entière. Cela étant précisé, prenons le risque de généraliser et de parler du processus.

1°) Rupture ou continuité ?

Un traumatisme se produit quand les "capacités d'accueil" de l'appareil psychique sont insuffisantes face à un trop-plein d'excitation C'est un peu comme une impulsion électrique, qui serait d'une telle intensité que le fil conducteur ne pourrait la transporter. Nous revenons ici à l'idée de la transformation. Au moment de l'adolescence, le sujet peut être débordé par la poussée pubertaire, dont il ne sait que faire et qu'il a besoin de décharger. Cette stimulation biologique surgit comme la réalisation possible de fantasmes jusque-là acceptables. On ne renonce jamais complètement à la toute puissance infantile : je serai le roi du monde, je suis le préféré. L'entrée dans les apprentissages et dans le groupe social au sens large parvenait à dériver utilement cette toute puissance. Mais l'enfant n'avait jamais renoncé à se marier avec maman, et à prendre la place de Papa. Le problème et qu'au moment de l'adolescence, les fantasmes deviennent réalisables. Il y a une sorte de télescopage entre vie psychique et vie externe et la question n'est pas alors pour l'adolescent comment faire, mais comment être. Et c'est précisément pour fuir cette question que, bien souvent les agirs vont occuper le devant de la scène.

La question des Idéaux est très présente au moment de l'adolescence. C'est la période bénie pour les gourous en tout genre, comme en témoignent les affiches placardées dans la chambre, de tel ou tel sportif, artiste… voire homme politique.

À l'adolescence, le narcissisme se convertit en idéal du Moi. L'enfant qui pouvait s'aimer lui-même, éventuellement dans le regard de la mère, cherche à retrouver son amour propre dans le groupe. La bande de copains va parfois constituer un groupe idéalisé, s'offrant comme une alternative au groupe familial. Mais cet investissement narcissique peut parfois se fixer dans une passion amoureuse qui, même si on la sait passagère, n'est jamais à prendre à la légère. Ce qui compte dans cette période, c'est bien entendu la capacité de s'identifier à d'autres pour se détacher de ses parents, mais surtout le besoin d'être reconnu.

2°) "Réponses" de l'environnement.

L'environnement, et en particulier la famille, ne fait pas que réagir au bouillonnement de l'adolescent. Il anticipe les changements et projette ses propres désirs.

La famille, comme tout groupe, tend à conserver un état d'équilibre. Tout changement est vécu comme dangereux. D'une certaine façon, l'adolescent est "attendu au tournant". Les parents anticipent cette période, un peu comme ils avaient anticipé l'arrivée du bébé. Ils cherchent à contenir, à contrôler, voire à maîtriser. C'est en partie pour cela qu'il peut y avoir des rigidifications et des escalades symétriques : plus il y a d'interdits, plus il y a de révolte. Les parents peuvent aussi transformer l'adolescent en bouc émissaire en ne reconnaissant pas toutes les difficultés (non liées spécifiquement à l'adolescence) qu'ils vivent. Il y a là comme un exutoire, une échappatoire qui vient faire paratonnerre.

À travers l'adolescent, ils peuvent vouloir revivre et éventuellement réécrire une part de leur histoire. Il est normal que soit confié aux enfants un certain nombre de tâches ou de missions que les générations précédentes auraient souhaité accomplir. C'est un investissement porteur et non aliénant s'il reste dans les limites du raisonnable. Mais avec l'adolescence, d'autres aspects vont se réveiller. Les parents vont voir mise sur le devant de la scène la répétition des conflits jamais vraiment dépassés avec leurs propres parents. Au-delà même de ce conflit de générations, la période adolescente par son flottement identitaire va réactiver chez les parents tout un ensemble de questions existentielles, de croyance, de vision du monde… qu'ils pensaient avoir dépassées. Le problème de l'adolescence est sans doute la vérité des questions qu'elle soulève. On retrouve cela de manière différente à travers une forme de lucidité de la dépression : à quoi bon tout cela ? À quoi ça sert ? C'est un peu comme un miroir dressé qui à la fois fait peur et attire. Il y a une véritable fascination pour la radicalité de l'adolescence, renvoyant du même coup des messages contradictoires : calme toi et… Va jusqu'au bout.

Bien entendu le couple parental peut être secoué mais c'est surtout la conjugalité qui peut se trouver atteinte. En effet, la question sur l'authenticité des liens fait tache d'huile : Est-ce que tu m'aimes vraiment ? Est-ce que tu tiens à moi ? Jusqu'où puis-je aller pour voir si tu me retiendras ?

La question de la conjugalité se pose également au niveau de la sexualité, au sens large, les parents renonçant parfois à leur espace intime (sorties, week-ends) pour affermir leur position parentale. Beaucoup de choses peuvent être dites à ce sujet d'un point de vue concret notamment en ce qui concerne l'espace familial. Je proposerai une petite illustration à ce sujet à travers le récit d'une de mes patientes :

Au début de son analyse, elle trouvait qu'elle avait eu des parents très "cool" et très ouverts. À l'âge de 17 ans, ils avaient accueilli chez eux son petit ami qui était en rupture de ban avec sa famille. Longtemps après, au cours de son analyse, elle évoquait des difficultés sexuelles qu'elle éprouvait avec son mari. Elle repensa alors à son ancienne relation avec le petit ami de l'adolescence. Elle se souvint que la première fois qu'elle avait fait l'amour avec lui (qui était sa première fois) c'était dans un hôtel en province, à l'occasion d'une fête de famille, où ses parents étaient présents. Elle occupait avec ce garçon une chambre juste à côté de celle de ses parents.

Je ne suis pas partisan des éducations rigides. Mais cet exemple nous montre que la "permissivité" des parents peut masquer différentes choses. Il peut s'agir, à un premier degré,

d'un souci d'éviter les conflits et témoigner chez les parents d'un besoin d'être aimés. Mais il y aussi le désir des parents de revivre leur adolescence à travers leur fille. En l'occurrence permettre à leur fille une sexualité auprès d'eux faisait barrage au processus de séparation.

Quand un bébé pleure pour avoir le sein ou le biberon, si la mère répond immédiatement, l'enfant aura du mal à grandir. En effet c'est dans l'attente et le manque que peu à peu l'enfant va développer son système et éventuellement trouver des solutions - comme prendre son pouce - pour supporter l'attente. À l'inverse, si elle tarde trop, le bébé ne peut trouver les capacités en lui pour faire face à la détresse. Bien entendu la réponse ne se mesure pas en quantité de temps réelle. Il s'agit d'une façon d'être qui va bien au-delà des conseils qui peuvent être prodigués ici ou là. Toute proportion gardée, il y a quelque chose d'un peu similaire avec les adolescents. Et comme je le disais plus haut à propos de l'adolescent lui-même, la question n'est pas tant "que faut-il faire ?" mais plutôt "que faut-il être ?" Il y a lieu alors de pouvoir véritablement se remettre en question, ce qui ne doit pas être confondu avec se mettre en accusation. C'est un moment difficile pour tout le monde, où il convient de garder un fil rouge, une continuité - face au sentiment de discontinuité qu'éprouve l'adolescent - tout en acceptant, j'y reviendrai, de pouvoir montrer ses propres failles.

III - Les interventions éducatives et thérapeutiques

Il fut tout un temps où les parents étaient accusés des pires maux et comme étant à l'origine des difficultés de leur enfant. De mon point de vue, il est évident qu'ils y sont pour quelque chose, ce qui ne veut absolument pas dire que ce soit de leur faute.

Même si certains parents semblent très rigides, ou, à l'inverse "démissionnaires", il est tout à fait essentiel de pouvoir les soutenir. Avec des adolescents qui vont mal ce n'est pas toujours facile car on peut être tenté de s'identifier à eux. Ce peut être tout à fait catastrophique pour un adolescent qui "attaque" ses parents de voir un éducateur ou un psychologue aller dans le même sens que lui. Il est toujours nécessaire de reconnaître la souffrance de l'ensemble de la famille pour pouvoir soutenir tous les protagonistes.

1° Évaluation et réponse éducative

Contrairement à ce qu'on pense trop souvent, la psychothérapie n'est pas toujours la panacée. Se confronter à une réflexion sur soi même peut dans certains cas majorer l'angoisse. Il y a un temps pour tout.

Un adolescent m'était adressé parce qu'il venait de perdre son père et que sa mère trouvait anormal qu'il ne manifestât quasiment aucune tristesse. Au cours d'un entretien avec lui, il me disait vouloir voir ses copains, s'amuser, faire du roller… il était évidemment "triste" mais avait envie qu'on lui "fiche la paix".

Cet adolescent, de mon point de vue, allait plutôt bien. Il était confronté à un moment de sa vie ô combien traumatisant, mais sa structure de personnalité lui permettait d'y faire face, même si c'était de façon inattendue.

L'aide éducative n'est pas seulement le fait d'éducateurs spécialisés. Elle peut être portée, certes de façon différente, par un membre de la famille, par un patron pour un jeune en apprentissage, ou par tout autre adulte que l'adolescent peut investir. Je vais donc essayer de préciser ce que j'entends par aide éducative.
Prenons l'exemple d'un jeune enfant qui a du mal à rentrer dans les apprentissages. La théorie psychanalytique nous fournit à cet égard deux types d'explication :

- Apprendre c'est grandir et c'est risquer de se séparer et même de perdre ses parents. Il faudrait tout faire, dans ces conditions, pour rester petit.
- Freud a mis en avant la curiosité sexuelle infantile comme base des apprentissages. L'enfant a envie de comprendre d'où il vient et comment on fait les bébés, et transforme cette curiosité dans un intérêt porté à la connaissance de façon plus générale.
- À l'adolescence, nous retrouvons grosso modo ces deux points. L'adolescent a peur de devenir adulte et de prendre véritablement sa vie en main. Par ailleurs il est poussé, comme nous l'avons vu, par ses désirs et ses envies, qu'il a du mal à canaliser.
- Reprenons alors notre petit enfant qui a du mal à apprendre à lire et à écrire. Il va éventuellement trébucher sur la lettre "Q" et sur le fait que 2+2 font 4. Le psychothérapeute serait tenté d'interpréter la lettre "Q" comme un signe sexuel et le 2+2 comme un accouplement ou au moins la relation fantasmée entre ses parents. Bien entendu l'exemple est extrêmement caricatural, mais il est fort possible que dans sa "lecture" le psychothérapeute ait raison. Cela dit, s'il interprète les fantasmes sous-jacents de l'enfant, il risque de l'angoisser encore davantage. Si, en revanche, il comprend cette charge fantasmatique et qu'il la supporte, l'éducateur pourra plus tranquillement dire à l'enfant que la lettre "Q" se combine avec d'autres lettres pour former des mots. Autrement dit, la position éducative consistera à contenir, autant que faire se peut, tout ce qui vient envahir l'enfant et plus tard l'adolescent.
- L'adolescent aura ainsi la possibilité de s'appuyer, de s'étayer sur quelqu'un qu'il sent suffisamment solide et moins pris directement que ses parents dans différents enjeux.
- Avec les adolescents, on peut tomber dans le piège de trop vouloir comprendre. Souvent les parents disent : "Il faudrait qu'il nous parle, qu'il nous explique ce qui ne va pas". Qu'il faille tout faire pour favoriser un dialogue, cela me paraît évident. Mais je me souviens d'une adolescente qui racontait : "Avec ma mère c'est terrible, elle veut toujours me comprendre, et ce que je ne supporte pas, c'est que souvent elle me comprend très bien".
- L'adolescence est le moment de la constitution d'un territoire privé. Il est très difficile d'intervenir sans faire intrusion. Dans ces conditions on pourrait se mettre dans une attitude d'attente : "Du moment qu'il ne dit rien, je ne lui dis rien". Or, malheureusement, là encore, les choses ne sont pas si simples. Certains parents tiennent le discours suivant "Je voudrais bien qu'il vienne vous voir, mais il ne veut pas". Toute une panoplie de stratégies et de ruses peut être alors déployée pour le faire venir. Ces pressions peuvent être vécues comme des manœuvres de séduction, de manipulation, de chantage… qui renforceront l'adolescent dans son rejet de toute aide extérieure. Or si on attend que l'adolescent formule une demande manifeste, on peut attendre longtemps. Les parents sont surpris quand je leur dis : "Vous n'avez pas à lui demander son avis, si vous pensez qu'il doit venir, vous l'amenez et puis c'est tout". Et encore plus surpris de voir que, la plupart du temps, ça marche.

2° La psychothérapie

Dans certains cas, une aide éducative ou quelques consultations psychologiques ponctuelles peuvent suffire. Mais d'autres situations exigent une intervention plus poussée. Cela repose la question de l'évaluation, qui est toujours très difficile à effectuer dans cette période de la vie. Je ne détaillerai pas ici les différents types de pathologie (somatiques, troubles du comportement alimentaire et/ ou addictions, dépression, décompensation…) car je crois que vous avez d'autres conférences sur ce thème. Mais il est bien évident que nous devrons essayer d'évaluer si les difficultés sont conjoncturelles et peuvent être reliées à tel ou tel événement, ou au contraire plus structurelles, la crise adolescente venant révéler une faille préexistante. De la même façon, j'y reviendrai, nous aurons à prendre en compte le type de fonctionnement du groupe familial.

Les professionnels travaillant avec les adolescents devront se positionner le plus clairement possible en acceptant leurs propres incertitudes. Dans certaines situations, il n'y a pas à tergiverser à attendre une hypothétique demande. Évidemment une intervention "musclée" - une hospitalisation ou l'intervention d'un juge pour enfants - ne doit pas survenir comme un passage à l'acte ou une réaction de la part du professionnel. Je rappelle que les agirs occupent souvent le devant de la scène. La première mission des "psys" est d'essayer de promouvoir un espace de pensée. Mais chercher un sens n'est pas incompatible avec la capacité de poser des actes clairs.

Dans une institution pour "adolescents difficiles" une réunion de synthèse s'engage à propos d'un jeune. Pour la énième fois, il a commis des actes inacceptables et doit être renvoyé. Tout le monde est très "remonté" contre lui, en disant qu'il avait été prévenu maintes et maintes fois, et que c'est vraiment inadmissible. Je suggère de reparler tout de même de cet adolescent et de l'histoire de sa prise en charge. Après deux heures de réunion et des échanges fructueux, le directeur dit, tout naturellement "alors que va-t-on faire avec lui, maintenant qu'on le garde ?" Je m'étonne alors en faisant remarquer que la décision avait déjà été prise en amont.

Même si on peut comprendre un adolescent, et même si on peut être touché par ce qu'il vit, il y a certaines choses qu'on ne peut accepter parce qu'elles sont, en soi, inacceptables. En revanche, dans cet exemple, cette réunion a été très bénéfique pour l'institution et pour les autres jeunes qu'elle soigne, mais aussi dans la façon dont le renvoi a pu être signifié à cet adolescent.

Quand on pense qu'il faut intervenir, la question de la place des parents se pose très souvent. Faut-il les mettre à l'écart pour laisser un espace personnel à l'adolescent ou travailler avec eux ?Face aux difficultés de leur adolescent, les parents peuvent se sentir inquiets, coupables, mais surtout blessés comme s'ils étaient confrontés à leur propre défaillance. Comme je l'ai déjà indiqué, d'une façon générale, il est tout à fait important de pouvoir les soutenir. Contrairement à ce que l'on peut penser, soutenir les parents n'est pas "enfoncer" l'adolescent

Je crois que, schématiquement, on peut distinguer trois cas de figure :

Le premier consiste à se centrer sur une prise en charge de l'adolescent avec un "accompagnement" des parents

La deuxième possibilité est de proposer des entretiens familiaux qui pourront être préalables à un autre type de prise en charge,

Enfin et c'est là-dessus que je vais m'étendre davantage, nous pouvons proposer une thérapie familiale.

Une attitude courante consistait à séparer l'enfant ou l'adolescent de sa famille. L'approche de la thérapie familiale tient un discours inverse. Il faut pouvoir retisser, autant que faire se peut, l'enveloppe familiale pour qu'une séparation - et non une cassure - puisse se produire. C'est parfois le groupe familial dans son ensemble qui est "malade", l'adolescent ne venant qu'en révéler la fragilité.Il existe de nombreux as de figure, le plus spectaculaire étant lié à une frontière générationnelle insuffisamment marquée. J'en donnerai deux petits exemples : il arrive que des parents soient jaloux de l'évolution de leur enfant sans pouvoir en être fiers. L'enfant est alors davantage vécu comme rival que comme un autre auquel on peut transmettre.

Deuxième exemple ; des parents viennent e voir avec leur fils de 16 ans. La mère est catastrophée parce que son fils l'a insultée et bousculée. Quand je demande son avis au père, il me dit ne pas pouvoir intervenir parce que maintenant, son fils est plus grand que lui. On voit bien là que l'autorité, au sens contenante du terme, ne peut être assumée.

Le grand avantage des thérapies familiales, c'est que notamment avec la présence des frères et sœurs, elle va sortir l'adolescent de la désignation qui pèse sur lui. Dans la même perspective, la réflexion sur la famille élargie conduira à s'interroger sur l'identité groupale. Il sera alors possible, dans le meilleur des cas, de faire des liens et d'éclairer d'un sens nouveau le vécu familial au travers d'éventuelles répétitions.

Conclusion

Il y a une phrase de Goethe, citée par Freud, et beaucoup reprise par eles thérapeutes familiaux : " Ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, gagne-le." Cela met en lumière l'aspect actif de la transmission. On ne reçoit pas de façon passive l'héritage des générations passées, mais on se l'approprie.

L'adolescent dit parfois "Je ne vous ai pas demandé à venir au monde, je ne vous dois rien". Pour faire sa vie, comme on dit, l'adolescent peut vouloir rompre la chaîne des générations. Or les parents peuvent d'en sentir les dépositaires et les gardiens. À travers les sentiments de rejet qu'ils éprouvent c'est comme si l'ensemble de la filiation était rejeté. Pour que les choses puissent vraiment se transmettre, il faut qu'il y ait un travail de transformation. La transformation veut dire ni tout rejeter en bloc, ni tout accepter "tout cru". L'adolescence - plus exactement la crise adolescente - confronte le groupe familial à un véritable travail de deuil. Mais "plus rien ne sera jamais comme avant" nécessite un travail d'intégration du passé.

Philippe ROBERT

aprobert@wanadoo.fr